

## Des animaux naturalisés à l'épreuve du temps ? – Une petite histoire de la taxidermie

La plus ancienne préparation taxidermique conservée en Europe est le « Pommelé de Suède » (Schwedenschimmel) : le cheval de guerre du roi de Suède, Gustav II Adolf (1594-1632), tué le 30 avril 1632 lors du siège d'Ingolstadt. Après le retrait de l'armée suédoise, les habitants d'Ingolstadt ont naturalisé le cheval mort et l'ont exposé comme trophée. Cet objet naturalisé a fait sensation à l'époque : jamais auparavant il n'avait été possible de réaliser une préparation réaliste d'un animal. C'est pourquoi, il n'existe presque aucun objet conservé de cette période.

La taxidermie consiste à construire une structure sur laquelle on reconstitue les formes de l'animal. La peau est ensuite posée dessus et ajustée. Au cours des années, la technique de base n'a presque pas changé mais le grand défi de la préparation des grands mammifères était, outre la préservation de la peau, la statique de l'objet. La construction devait être stable, tout en répondant aux exigences anatomiques.

Diverses manières de construire la structure ont existé. Une première méthode consistait à utiliser la squelette de l'animal sur lequel étaient fixées des touffes de foin ou de paille pour former le corps et la musculature, d'où le terme d'empaillage. La peau était ensuite enfilée sur ce mannequin. L'inconvénient de cette technique était l'instabilité de la structure en raison des articulations des pattes. L'ajout d'une barre de fer permettait de remédier à la situation, mais cela augmentait la circonférence des jambes.

Une autre technique consistait à construire l'ensemble de la structure en bois. Des cerceaux étaient utilisés pour restituer les courbes générales du corps et les pieds étaient sculptés dans du bois massif. Là encore, les muscles étaient simulés par du foin ou de la paille puis recouverts par la peau. Avant la couture finale, il était souvent nécessaire de rembourrer encore un peu la préparation afin d'ajuster la peau au plus près. Une lithographie de 1817 représentant la construction de la structure en bois d'un éléphant indien dans le Jardin des Plantes à Paris porte l'inscription suivante : « Vingt et un employés se sont réunis dans l'intérieur de [la] charpente où ils ont fait un banquet ». Cette technique avait l'avantage d'offrir une plus grande précision du modèle et une excellente statique.

D'autres taxidermistes encore ont tenté de modeler l'animal entièrement dans de l'argile. Le modèle était ensuite recouvert de couches de plâtre et les formes affinées à l'aide de papier mâché. La dermoplastie moderne (du grec *derma* = peau et *plastos* = formé) s'est développée à partir de cette méthode.

Jules Terrier, taxidermiste au Muséum national d'histoire naturelle de Paris à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, a été l'un des premiers à s'inspirer de cette nouvelle technique. En 1894, pour naturaliser un buffle africain, il commença par construire une structure en bois avec des cerceaux, comme il était d'usage à l'époque. Il y accrocha des touffes de paille et de foin pour reconstituer les muscles puis les recouvertes de plâtre, qu'il a modelé finement. La précision de ce mannequin permit d'ajuster la peau sans qu'il soit nécessaire de recourir au rembourrage.

En 1921, deux employés du Muséum de Paris témoignaient de l'évolution des techniques et des compétences du taxidermiste en ces termes : « Le taxidermiste doit être un naturaliste, un biologiste averti, il doit être artiste et adroit, il lui faut un ensemble de qualités si variées, qu'il existe entre lui et l'empailleur de 1750, le même abîme qu'entre le barbier du XV<sup>e</sup> siècle et le chirurgien moderne. » (Didier R., Boudarel A. : L'art de la Taxidermie au XX<sup>e</sup> siècle, Edition Lechevalier, Paris 1921, p. 14).